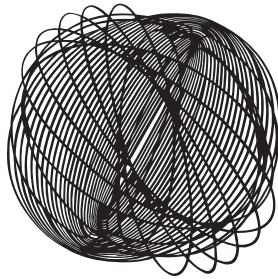


DU MONDE ENTIER

DAVE EGGERS

UN HOLOGRAMME POUR LE ROI

ROMAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR EMMANUELLE
ET PHILIPPE ARONSON



nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

ZEITOUN

SUIVE QUI PEUT

POURQUOI NOUS AVONS FAIM

LE GRAND QUOI, autobiographie de Valentino Achak Deng

Aux Éditions Au diable vauvert

LES MAXIMONSTRES, l'île aux monstres

Du monde entier

DAVE EGGERS

UN HOLOGRAMME
POUR LE ROI

roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Emmanuelle et Philippe Aronson*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

A HOLOGRAM FOR THE KING

© 2012, *Dave Eggers.*

*Tous droits réservés incluant les droits de reproduction dans leur globalité ou partiellement
et sous tous formats.*

© Éditions Gallimard, 2014, pour la traduction française.

*Pour Daniel McSweeney, Ron Hadley,
et Paul Vida, tous de grands hommes.*

« Ce n'est pas tous les jours qu'on a besoin de nous. »

Samuel BECKETT

I

Alan Clay se réveilla à Djedda, en Arabie saoudite. Le 30 mai 2010. Il lui avait fallu deux jours d'avion pour arriver.

À Nairobi il avait rencontré une femme. Assis l'un à côté de l'autre, ils attendaient leurs vols respectifs. Elle était grande, plantureuse, et portait de minuscules boucles d'oreilles en or. Son teint était frais et sa voix mélodieuse. Elle plut à Alan plus que la plupart des gens qui faisaient partie de son existence, la plupart des gens qu'il côtoyait tous les jours. Elle vivait dans le nord de l'État de New York. Pas très loin de chez lui, dans la banlieue de Boston.

S'il avait eu le courage, il aurait trouvé le moyen de passer plus de temps avec elle. Mais il se contenta d'embarquer pour Riyad et, de là, prendre un vol pour Djedda. Un homme était venu le chercher à l'aéroport, et l'avait conduit au Hilton.

À 1 h 12 du matin, Alan avait pénétré dans sa chambre d'un clic. Il s'était préparé rapidement pour aller au lit. Il

avait besoin de dormir. À sept heures, il devait partir vers le nord pour être à huit heures dans la ville économique du roi Abdallah. Là-bas, avec son équipe, il mettrait en place un système holographique de visioconférence pour le présenter au roi en personne. Si le projet le séduisait, Reliant obtiendrait le marché des technologies de l'information et de la communication de toute la ville, et la commission d'Alan, qui tournerait autour de cinq cent mille dollars, arrangerait tous ses problèmes.

Donc il fallait qu'il soit en forme. Il fallait qu'il se sente prêt. Mais il avait passé quatre heures à se retourner dans son lit sans fermer l'œil.

Il avait pensé à sa fille, Kit, qui était à la fac, une fac très bonne et très chère. Il n'avait pas l'argent pour régler ses frais de scolarité du premier semestre. Il ne pourrait pas payer parce qu'il avait pris une série de mauvaises décisions. Il ne s'était pas bien organisé. Il avait manqué de courage dans les moments décisifs.

Il n'avait vu qu'à court terme.

Ses pairs n'avaient vu qu'à court terme.

Chacun avait pris des décisions idiotes et malavisées.

Mais Alan n'en avait pas eu conscience sur le moment. Ni lui ni ses pairs n'avaient songé que leurs décisions les laisseraient, le laisserait — ce qu'il était à présent — virtuellement sans un sou, pratiquement au chômage, propriétaire unique d'une société de consulting qu'il dirigeait seul de chez lui.

Il était divorcé de Ruby, la mère de Kit. Depuis plus longtemps à présent que n'avait duré leur vie commune. Ruby était une vraie emmerdeuse qui vivait aujourd'hui en Californie, et n'aidait absolument pas Kit financièrement. La fac c'est *ta* partie, lui avait-elle lancé. Sois un homme, avait-elle ajouté.

Kit allait peut-être devoir laisser tomber l'université à la rentrée. Alan avait mis sa maison en vente mais n'avait pas encore trouvé acquéreur. Cela mis à part, il n'avait pas d'autre solution. Il devait de l'argent à tant de monde, y compris dix-huit mille dollars à deux concepteurs de vélos : ils lui avaient fabriqué le prototype d'une nouvelle bicyclette qu'il avait pensé produire dans la région de Boston. Cette idée lui avait valu de se faire traiter d'imbécile. Il devait de l'argent à Jim Wong, qui lui avait avancé quarante-cinq mille dollars pour payer les matériaux et la caution de l'entrepôt. Et soixante-cinq mille dollars environ à une demi-douzaine d'amis et partenaires potentiels.

Il était donc fauché. Et quand il avait compris qu'il ne pourrait payer les frais de scolarité de sa fille, il était déjà trop tard pour prétendre à tout autre solution. Trop tard pour changer de fac.

Était-ce si dramatique qu'une jeune fille en pleine forme comme Kit prenne un semestre sabbatique ? Non. La Terre ne s'arrêterait pas de tourner parce qu'une jeune fille intelligente et capable comme elle s'absentait six mois de l'université. Elle y survivrait. Il n'y avait là rien de dramatique. Absolument rien.

En revanche, tout le monde avait trouvé dramatique ce qui était arrivé à Charlie Fallon. Charlie Fallon était mort de froid dans le lac près de chez Alan. Le lac à côté de chez Alan.

Alan avait pensé à Charlie Fallon tandis qu'il se retournait dans son lit au Hilton de Djedda. Alan avait vu Charlie entrer dans le lac ce jour-là. Il était en voiture, en route pour la carrière. Cela lui avait paru étonnant, sans pour autant être extraordinaire, qu'un homme comme Charlie Fallon pénètre dans les eaux sombres et chatoyantes du lac en septembre.

Depuis un certain temps, Charlie Fallon envoyait des extraits de livres à Alan. Depuis deux ans en fait. Charlie avait découvert les transcendentalistes sur le tard, et se sentait proche d'eux. Il s'était aperçu que Brook Farm n'était pas située très loin de chez eux, et il y avait vu un signe. Il s'était mis en quête d'en savoir plus sur ses ancêtres, dans l'espoir de trouver un lien, mais en vain. Malgré tout, il envoyait des pages et des pages à Alan en surlignant certains passages.

Les rouges d'un esprit hors du commun, avait songé Alan. Arrête de m'envoyer ces trucs, lui avait-il dit. Mais Charlie avait souri et continué.

Ainsi, lorsque Alan avait vu Charlie marcher dans le lac à midi un samedi, il avait pensé que ce n'était qu'une conséquence logique de sa nouvelle passion pour la nature. Charlie avait de l'eau jusqu'aux chevilles quand Alan était passé en voiture ce jour-là.

II

Lorsque Alan se réveilla au Hilton de Djedda, il était déjà en retard. 8 h 15. Il s'était endormi vers six heures.

Il devait être dans la ville économique du roi Abdallah à huit heures. Et c'était au moins à une heure de là. Le temps de se doucher, de s'habiller et de se rendre en voiture sur place, il serait dix heures. Il aurait deux heures de retard pour le premier jour de sa mission ici. Quel idiot ! Il était de plus en plus idiot.

Il essaya de joindre Cayley sur son portable. Elle décrocha, de sa voix rauque. Dans une autre vie, si la roue avait tourné autrement, s'il avait été plus jeune et elle plus vieille, et s'ils avaient été tous deux suffisamment stupides pour tenter le coup, ils auraient eu une histoire torride.

— Bonjour Alan ! C'est magnifique ici. Enfin, peut-être pas magnifique. Mais qu'est-ce que vous faites ?

Alan s'expliqua. Sans mentir. Il ne parvenait plus à rassembler l'énergie créatrice que cela nécessitait.

— Bon, ne vous inquiétez pas, répondit-elle, avec un

petit rire — cette voix ouvrait le champ du possible, célébrait l'éventualité d'une sensualité débridée. On vient de commencer à installer le matériel. Mais il va falloir que vous vous débrouilliez pour venir. Quelqu'un sait comment Alan peut trouver un moyen de locomotion ?

Elle criait vraisemblablement à l'attention du reste de l'équipe. L'écho autour d'elle évoquait une grotte. Il se figura un endroit sombre, creux, et trois jeunes gens avec des bougies à la main, qui l'attendaient lui et sa lanterne pour qu'il les éclaire.

— Il ne peut pas louer de voiture, leur lança-t-elle.

Et à lui :

— Vous pouvez louer une voiture, Alan ?

— Je vais trouver une solution, dit-il.

Il téléphona à la réception.

— Bonjour. Alan Clay à l'appareil. Comment vous appelez-vous ?

Il demandait les noms. C'était une habitude qu'il avait prise avec Joe Trivole à l'époque où il travaillait pour Fuller Brush. Demande les noms, répète les noms. Si tu te souviens du nom des gens, ils se rappelleront le tien.

Le préposé répondit qu'il s'appelait Edward.

— Edward ?

— Oui, monsieur. Je m'appelle Edward. Que puis-je faire pour vous ?

— D'où venez-vous, Edward ?

— De Jakarta, en Indonésie, monsieur.

— Ah, Jakarta, répéta Alan.

Puis il comprit qu'il n'avait rien à dire de plus sur Jakarta. Il ne savait rien de cette ville.

— Edward, j'aimerais louer une voiture. Avez-vous un service de location de véhicules ?

— Avez-vous un permis international ?

— Non.

— Malheureusement, dans ce cas, vous ne pouvez pas louer de voiture.

Alan appela le concierge. Lui expliqua qu'il avait besoin d'un chauffeur pour l'emmener à la ville économique du roi Abdallah.

— Ça va prendre quelques minutes, répondit le concierge.

Il n'avait pas l'accent saoudien. Apparemment, les gens qui travaillaient dans cet hôtel n'étaient pas des autochtones. Alan n'en fut pas plus étonné que cela. Il avait entendu dire que rares étaient les Saoudiens qui travaillaient, quel que soit le secteur. Le pays importait sa main-d'œuvre.

— Il faut trouver la bonne personne, poursuivit le concierge.

— Vous ne pouvez pas tout simplement appeler un taxi ?

— Pas vraiment, monsieur.

Alan sentit la colère monter, mais il n'avait à s'en prendre qu'à lui-même. Il remercia l'homme et raccrocha. Il savait qu'on ne pouvait pas appeler un taxi comme ça à Djedda ou à Riyad — c'était du moins ce qui était précisé dans les guides, qui tous faisaient grand cas des dangers auxquels les voyageurs étrangers étaient exposés en Arabie saoudite. Selon le département d'État américain, la zone était très dangereuse. Il y avait des risques d'enlèvement. Alan pourrait être vendu à Al-Qaida, pour une rançon, et il serait transbahuté d'un pays à l'autre.

Mais il ne s'était jamais senti en danger, nulle part. Pourtant ses missions l'avaient emmené à Juárez dans les années quatre-vingt-dix, et au Guatemala dans les années quatre-vingt.

Le téléphone sonna.

— Nous vous avons trouvé votre chauffeur. À quelle heure souhaitez-vous partir ?

— Dès que possible.

— Il sera là dans douze minutes.

Alan se doucha et rasa sa peau couperosée. Il enfila un maillot de corps, une chemise blanche, un pantalon, des chaussettes beiges et des mocassins. La tenue de l'homme d'affaires américain, avait-il entendu dire. On racontait que des Occidentaux zélés portaient parfois des dishdashas ou des ghutras pour faire un effort, se fondre dans la masse. Mais cela n'était guère apprécié.

Ajustant le col de sa chemise, Alan sentit dans son cou la grosseur qu'il avait remarquée un mois plus tôt. C'était de la taille d'une balle de golf, au niveau de la colonne vertébrale, et au toucher on aurait dit du cartilage. Certains jours il supposait que c'était une excroissance vertébrale, car sinon de quoi pouvait-il s'agir ?

Une tumeur ?

Là sur la colonne, une grosseur pareille — c'était forcément invasif et mortel. Ces derniers temps, il avait pas mal trébuché, avait manqué de discernement ; il semblait donc affreusement évident que cette grosseur le grignotait de l'intérieur, lui sapait son énergie vitale, mettait à mal son acuité et sa volonté.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Dave Eggers est l'auteur de six autres ouvrages, dont *Zeitoun*, lauréat de l'American Book Award et du Dayton Literary Peace Prize. *Le grand quoi* était finaliste pour le National Book Critics Circle Award en 2006, et a gagné en France le prix Médicis. Ce livre, qui relate l'existence de Valentino Achak Deng, survivant de la guerre civile au Soudan, a donné naissance à la Valentino Achak Deng Foundation, qui a permis la création d'une école secondaire au Soudan du Sud, dirigée par M. Deng. Eggers est fondateur et éditeur de McSweeney's, une maison d'édition indépendante située à San Francisco, qui publie deux revues : une trimestrielle du même nom et une mensuelle, *The Believer*, un DVD trimestriel de courts-métrages et de documentaires, *Wholphin*, ainsi qu'une collection d'histoires orales, « Voice of Witness ». En 2002, avec Nínive Calegari il a cofondé 826 Valencia, un centre d'écriture et d'éducation à but non lucratif pour la jeunesse du Mission District de San Francisco. Des centres 826 similaires ont depuis vu le jour à Chicago, Los Angeles, New York, Ann Arbor, Seattle, Boston et Washington, DC. Natif de Chicago, Eggers vit désormais dans le nord de la Californie avec sa femme et leurs deux enfants.

www.mcsweeneys.net
www.voiceofwitness.org

www.826national.org
www.scholarmatch.org
www.valentinoachakdeng.org